

Comment vivre heureux en société

Charles Melman

*Journées de Strasbourg sur Massenpsychologie
Fondation Européenne pour la Psychanalyse
19-20 juin 1993*

Je voudrais d'abord vous faire remarquer que Freud ne tient pas les phénomènes de masse comme un symptôme puisqu'il nous décrit des foules organisées comme l'église ou l'armée et qu'il nous rappelle qu'à l'égal des foules inorganisées, ce qui les rassemble c'est l'amour pour le chef ou bien pour le père. Ceci voudrait dire que nous aurions à tenir les phénomènes de masse, si on le suit bien, comme un phénomène de notre culture. Freud, en revanche, retient comme symptôme le malaise dans la civilisation, c'est-à-dire la restriction que celle-ci porte à notre vie sexuelle et le dommage que nous en éprouvons, avec cette question que nous sommes amenés à reprendre, ce symptôme, le malaise dans la civilisation, est-il un fait de culture ou est-il un fait de structure ?

Poser cette question, c'est déjà inaugurer la suite qu'il conviendrait d'écrire à la *Massenpsychologie* de Freud et cela grâce à l'enseignement de Lacan puisque, dans *Massenpsychologie*, Freud s'arrête vite dans l'effroi, je supposerais, des conclusions qu'il aurait à en tirer, même s'il les a tirées quant à l'organisation de son propre groupe, de son groupe de psychanalystes.

Si notre vie sexuelle est effectivement organisée par un symptôme, nous pouvons dire aujourd'hui, après Lacan, que, bien sûr, notre vie sexuelle est marquée par notre répugnance à l'égard de l'Autre (grand A bien sûr), que notre vie sexuelle est organisée comme une défense contre le grand Autre. Cela est lisible dans notre choix d'objet, même quand il est hétérosexuel puisqu'on sait que c'est, là encore, la dimension narcissique qui y prévaut ; mais cela vaut aussi dans cette dimension libidinale essentielle que constitue le narcissisme dont on pourrait bien se demander d'où il vient puisque ce narcissisme, c'est-à-dire l'image d'un moi qui se voudrait conforme à celle de l'ancêtre supposé porter une marque, un trait du père de la tribu, ce narcissisme nous ne pouvons pas moins le tenir comme une défense contre

ce rapport qui lie l'image de soi, le moi imaginaire, qui le lie avec le grand Autre.

Je voudrais très rapidement faire remarquer que par rapport au père – celui que nous localisons en ce lieu, ce réel qui est aussi celui du grand Autre, Autre que nous tentons d'appivoiser par la mise en place d'un père –, nous sommes toujours et définitivement étrangers. Nous sommes définitivement étrangers par rapport à lui, par rapport à cet ancêtre, d'abord pour une raison de topique en ce sens qu'il occupe un lieu Autre que je ne saurais venir rejoindre sauf dans la mort, ce qui vraisemblablement explique que celle-ci puisse figurer parmi les vœux. Et puis, je lui suis toujours étranger à ce père, à cet ancêtre, pour une raison de structure : ce père n'est pas castré, c'est-à-dire que la marque que moi, en tant que vivant, je suis amené à porter pour affirmer ma filiation, pour essayer de faire valoir cette filiation, cette marque vient néanmoins témoigner de la distance qui continue à me séparer de lui. Nous éprouvons cette marque, la vie durant, comme la culpabilité de ne pouvoir accomplir à l'image de notre père sa puissance toute, sa puissance totalisante, pourquoi ne pas le dire ? sa puissance totalitaire, ne serait-ce que par les exigences qu'elle exerce sur chacun de nous dans son for intérieur ; c'est bien aussi pourquoi nous vivons avec le sentiment permanent de manquer à notre devoir vis-à-vis de lui.

C'est à partir de cette remarque que j'ai tendance à situer ce qu'il en est de la xénophobie, c'est-à-dire d'abord avant tout la phobie de soi-même comme étranger par rapport au père et comme souffrance de cette division subjective, dont on a fort bien parlé au cours de ces journées, qui me rend autre par rapport à mes devoirs. Il me semble qu'il suffit que dans une société apparaisse un dysfonctionnement, quelque chose qui menace sa cohésion ou sa prospérité. Il suffirait

peut-être pour cela que les sauterelles arrivent pour venir manger les feuilles des arbres ou des cultures. Donc qu'un dysfonctionnement se produise dans cette société et aussitôt, au lieu et place du réel qui est ordinairement neutralisé par l'amour que nous avons pour le père, qu'en ce lieu et du fait des manifestations de ce dysfonctionnement social, apparaisse la figure angoissante et grimaçante de l'Autre (grand A bien sûr). Cette angoisse dont je dirais que déjà tente de l'appriivoiser une sorte de rumeur publique spontanée disant que ce qui apparaît là en ce lieu, c'est la figure de l'étranger. Ce n'est pas la même chose, bien entendu, que celle de l'Autre. Mais la figure de l'étranger, présentée là comme une tentative d'interpréter et d'appriivoiser l'angoisse liée au surgissement dans le réel de cette figure de l'Autre, cet Autre qui dans le cadre de ce dysfonctionnement, de ces récoltes qui flétrissent dans les champs, des enfants qui meurent, des femmes qui n'ont plus de lait, de cet Autre dont j'entends, à ce moment-là, la question distincte de ce qu'il me veut, de ce qu'il me demande.

La seule réponse que nous ayons en cette circonstance, la seule que nous sachions, ce qui est quand même troublant, la seule réponse que nous soyons en mesure de fournir, c'est la **dette de sang**. La dette de sang, sinon que dans cette circonstance où le message vient tout cru du réel, la métaphore se fait entendre elle-même comme réelle, c'est-à-dire perd radicalement son pouvoir métaphorique pour devenir pure injonction. C'est un point, cette métaphore qui devient réelle, qui a été je trouve fort bien abordé hier au cours d'une de nos réunions par nos invités israéliens et palestiniens et par les remarques qu'a pu faire Mustapha Safouan à cette occasion, c'est-à-dire le moment où le message venu de l'Autre devient pour nous pure injonction, pur impératif.

On peut penser que c'est à ce moment, au moment de l'appel de l'Autre de la dette de sang, que se constitue la masse. Je vous dirais à ce propos quelque chose que j'espère vous voudrez bien trouver scandaleux comme je le trouve moi-même d'ailleurs, mais après tout, nous ne nous arrêtons pas forcément devant ce risque. Ce moment de la constitution de la masse, ne serait-ce que par ce qu'on en entend plus tard par ceux qui ont participé, qui ont connu tout cela, est un moment social heureux, c'est le bon-heur, la bonne rencontre. En effet, le malaise dans la civilisation que j'évoquais tout à l'heure, on n'en parle plus, il n'est plus à l'ordre du jour. Ce moment de constitution de la masse est celui où viennent s'abolir les existences individuelles, ces médiocrités et ces mesquineries propres au sujet dans les banalités de sa vie quotidienne, où chacun peut sans plus de haine vis-à-vis de son semblable se reconnaître enfin dans son voisin devenu en l'occurrence un frère authentique,

ce moment où, pourrait-on dire, Dieu est enfin descendu sur terre ; ce n'est plus dans le ciel qu'il gîte puisque son corps se trouve enfin présentifié par le faisceau rassemblé de ses enfants prêts à mourir pour lui, de ses enfants maintenant parfaitement égaux, homosexuels. Dans le réel ne subsiste plus que la figure de l'étranger, de l'ennemi, de celui contre lequel – puisqu'on sait maintenant où est le mal, on l'a localisé en bon médecin –, de celui que l'on peut combattre.

C'est à l'évidence un moment de gloire.

C'est aussi, je me permettrai de le faire remarquer, celui des passages à l'acte. Je pourrais d'une façon latérale le souligner : c'est vrai qu'il est des mots qui vous obligent à passer à l'acte, vous n'avez pas d'autre choix, sauf à vous éclipser comme sujet. Dans votre rapport à votre ascendance, à votre ancêtre, vous n'avez d'autre choix que de passer à l'acte et évidemment on se demande ensuite qui a commencé.

A partir de cette évocation, je crois opportun de faire remarquer que dans ce dispositif, la guerre, et contrairement à ce que nous voudrions en penser ou que nous voudrions croire, n'est rien d'autre que – et cela nous amènerait peut-être à réfléchir –, rien d'autre que l'accomplissement de notre loi morale puisqu'elle nous vient directement d'un message issu de celui qui, dans l'Autre, est pour nous le responsable de cette loi morale. Il est bien évident que tous ceux qui se trouvent engagés dans les conflits que nous savons ne l'éprouvent pas autrement, l'éprouvent comme accomplissement de la loi morale. Je pourrais citer, s'il le fallait, un propos glané il y a très peu de temps, au cours du déjeuner, de la part d'un de nos invités venu de l'Europe centrale, des Balkans, et dont le dernier mot a été : « *Nous les...* » Je ferai comme mon ami Faye, vous mettez l'initiale que vous voudrez, c'était son dernier mot à l'issue d'une discussion que j'avais voulue ardente, j'essayais d'établir entre nous quelque chose qui aurait été non pas de l'ordre de la propagande ou du parti-pris mais enfin qu'on se parle entre bonshommes semblables, son dernier mot a donc été : « *Nous les X*, je ne mets même pas d'initiale, *nous avons un code de l'honneur* ». A quoi j'ai répondu que je n'en voulais pas parce que le code de l'honneur était avant tout l'alibi de la mafia mais c'était perdant comme objection. C'était perdant puisque je pouvais savoir que, en réalité, là où il se sentait mobilisé, là où il se sentait soldat assumant la responsabilité de ce qui se passe, c'était au nom, bien sûr, de la loi morale.

Dans ce cas de figure, ce sera ma seconde remarque – ce qui est également à mon oreille horrible à proférer, c'est que le crime ou le viol y

sont devenus pas moins des actes moraux puisqu'ils ne font qu'accomplir la présentification sur terre de ce père non castré auquel je me réfère, que je souhaite faire vivre et que, dès lors, je peux enfin m'autoriser de lui pour me livrer à ce à quoi ordinairement il fait l'obstacle le plus strict. Voilà que c'est en son nom que je peux m'autoriser de tous les actes qui pourront me convenir.

C'est bien pourquoi il y a dans les phénomènes de masse la réalisation exceptionnelle d'une fidélité au père, qui passe non plus par le handicap de la castration, ce fameux malaise dans la civilisation mais qui, au contraire, permet tout en affirmant le faire pour lui, de se libérer de ce type de contrainte.

En écoutant ce qui s'est passé au cours de ces deux journées dans le groupe, on pouvait entendre monter, des personnes qui avaient bien voulu venir, la même plainte, quelle que soit leur nationalité, monter une plainte tout à fait semblable, à la recherche d'un lieu qui serait identique pour tous et qui serait susceptible enfin de les entendre et de leur rendre justice, cet espoir d'un lieu Un qui serait capable de retribuer avec justesse des enfants si variés, si dispersés. Pourtant si nous assistons aux conflits actuels qui, hélas, ne font vraisemblablement que marquer le début d'événements plus étendus, pourtant, donc, si cette guerre se fait ainsi entre peuples c'est bien entendu parce qu'il n'y a pas justement de père universel, puisque nous savons, nous, que l'échec du père, il faut bien le dire, est que même non castré il laisse toujours place à la dimension de l'Autre, au Pas-tout et que, ainsi, quelle que soit sa bonne volonté, quelle que soit la nôtre, il ne nous défend pas contre la folie ni contre l'angoisse.

Notre question donc, celle qui, en tout cas, a voulu inaugurer ces journées était de savoir s'il existait, en revanche, un point de vue psychanalytique sur le problème et qui, lui, vaudrait également pour tous. Il est clair qu'un tel point de vue ne saurait faire appel à un message qui viendrait du grand Autre, à une leçon morale qui viendrait du grand Autre puisque, comme toute morale, celle-ci ne saurait manquer de ménager cette place, cette division que nous savons et ne ferait que repousser le problème.

En revanche, la question est de savoir si la psychanalyse est bien la source de ce qu'il faut appeler enfin une raison pratique, ce qui est tout autre chose qu'une morale. Une raison pratique qui considère la castration, ce fameux malaise dans la civilisation et ses suites, moins comme l'hommage rendu au père, la façon de nous protéger, de nous défendre, quitte à le payer du prix que nous voyons, mais qui considère la castration comme un **fait de structure**. Ce qui évidemment

appellerait chez les partenaires cette sorte d'invention dont à vrai dire je n'ai pour ma part pas encore vu le moindre soupçon mais sans doute ma vue ou mes connaissances sont très étroites, c'est vrai, mais ce type d'invention qui permettrait auxdits partenaires, – il est bizarre que ma conclusion soit ainsi assez homogène à celle de notre ami Faye, à l'instant – mais qui permettrait aux partenaires non plus d'entretenir le malaise dans la civilisation puisque c'est de ce malaise qu'ils vivent, c'est de ce malaise qu'ils se réunissent, c'est de ce malaise qu'ils s'aiment mais que, du fait de cette raison pratique qui vient de l'enseignement de la psychanalyse, ils cherchent non plus tant à rester séparés dans le malaise qu'ils ne cherchent à se rejoindre au-delà du malaise.

Pour conclure en un dernier mot puisqu'il est temps, ce à quoi nous assistons ce sont bien sûr, dans la cruauté des faits, des effets de discours. Nous avons avant tout à nous méfier de faire que nos propres discours aussi généreux, attentifs, spirituels, intelligents soient-ils, ne véhiculent pas eux-mêmes, à leur insu, ce type de malheur devant lequel ensuite nous nous étonnons. Il m'est assurément arrivé au cours de ces journées d'entendre de la part de nos invités des propos qu'il n'était pas question de relever. Mais il n'était pas difficile de montrer par quel genre d'enchaînement leurs protestations ou leur révolte étaient tissés de la même étoffe que celle des malheurs qu'ils dénonçaient. Ils se retrouvaient sur le même champ et il n'y avait là aucun espoir de s'en sortir.

Il reste cette idée qu'un autre discours, une modification dans les discours, un déplacement dans les discours seraient peut-être en mesure de faire que ces mots ne provoquent plus les phénomènes de masse que nous voyons aujourd'hui ; le vocabulaire est succinct, la rhétorique est extrêmement pauvre, il suffit de prononcer quelques mots du vocabulaire et puis c'est parti ; peut-être, c'est un point que l'un d'entre nous au cours de la première matinée a évoqué dans son propos, René Tostain, peut-être avec la modestie qui doit caractériser ce que nous sommes en mesure de faire et l'étendue de notre pouvoir qui, en réalité, à l'échelle sociale est évidemment mince et c'est sans doute pas plus mal comme ça ; mais peut-être néanmoins ce qui ressort de ce que j'appellais tout à l'heure notre raison pratique, qui consisterait à écrire une suite à *Massenpsychologie*, serait justement de faire valoir les mots et la rhétorique qui rendraient peut-être anachronique l'usage actuel du type de discours permettant les manifestations que nous voyons.

Merci.